

Delmas Lévesque

sociologue, professeur de sociologie à l'École des H.E.C.,  
Université de Montréal

(1978)

“L’expérience  
québécoise – II  
(Essai sur notre culture)”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: [jmt\\_sociologue@videotron.ca](mailto:jmt_sociologue@videotron.ca)

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: [http://www.uqac.ca/Classiques\\_des\\_sciences\\_sociales](http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales)

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de l’article de :

*Delmas Lévesque*, “L’expérience québécoise – II (Essai sur notre culture)”  
Un article publié dans la revue *L’Action Nationale*, Montréal, vol. 68, no 3,  
novembre 1978, pp. 193-208.

M. Lévesque est sociologue et professeur de sociologie à l’École des  
H.E.C. de l’Université de Montréal.

[Autorisation formelle accordée par la directrice adjointe de la revue  
L’Action Nationale le 8 mars 2004 de diffuser cet article et plusieurs autres de  
Monsieur Lévesque.]

**L’Action  
NATIONALE**

Site web : <http://www.action-nationale.qc.ca/>



Courriel : [revue@action-nationale.qc.ca](mailto:revue@action-nationale.qc.ca)

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001  
pour Macintosh.

Mise en page sur papier format  
LETTRE (US letter), 8.5’’ x 11’’)

Édition numérique réalisée le 7 novembre 2004 à Chicoutimi,  
Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



## Table des matières

### III. [Le cours récent de notre expérience collective](#)

[L'expérimentation du changement](#)

[Les ambiguïtés du changement](#)

[Un possible changement de condition](#)

[Conclusion](#)

*Delmas Lévesque,*  
“L’expérience québécoise – II  
(Essai sur notre culture)”



Un article publié dans la revue *L'Action Nationale*, Montréal, vol. 68, no 3, novembre 1978, pp. 193-208.

M. Lévesque est sociologue et professeur de sociologie à l'École des H.E.C. de l'Université de Montréal.

## - III -

# Le cours récent de notre expérience collective

[Retour à la table des matières](#)

Les expériences que nous venons de relater ont toutes fait l'objet d'interprétations controversées. Toutes. La dernière ne fait pas exception à la règle. On ne s'entend pas sur l'importance, sur le sens à donner à la révolution tranquille. On ne s'accorde pas, non plus, sur sa durée. Pour certains, elle se termine en 1965 ou 1966. Pour d'autres, elle continue. Il y en a qui prétendent qu'elle n'a pas eu lieu, tout simplement. On en trouve aussi pour qui elle ne fait que commencer.

Pour notre part, nous tenons l'expérience collective d'un peuple pour plus fondamentale que l'une ou l'autre de ses expériences, fussent-elles les plus significatives. La tradition vivante d'un peuple se nourrit de ses expériences, tout en les dépassant. Nul doute que notre peuple a vécu, ces dernières années, une intense période de changement. Un changement qui, rempli d'ambiguïtés, a peut-être touché à sa condition humaine fondamentale.

## L'expérimentation du changement

[Retour à la table des matières](#)

Une société réputée stagnante se livre tout à coup à la pratique du changement. Le changement n'est plus tabou. Tout le monde se met à faire des "expériences". Prise de la parole, baisse ou cesse de la pratique religieuse, usage des contraceptifs, froc aux orties, divorces, voyages psychédélics, essais de vie en communes, en communautés de base, en coopératives populaires, nouvelles formes de militantisme, changements de doctrines, revendications, contestations, nouvelles expressions littéraires et artistiques, emploi de la violence, associations nouvelles, politisation, dépolitisation, émiettement, regroupement, cynisme, dévouement, etc.

On dirait que toute une société est devenue expérimentale. Les idoles sont renversées. Les tabous sont transgressés. Tout paraît possible, tout semble permis! ne sort-on pas de "l'obscurantisme" pour accéder à "l'âge des lumières"? La conformité se renverse en faveur du changement. Les changements se multipliant à vive allure, bientôt on juge du changement au style, aux vêtements, à la coiffure, à l'article de consommation. À chacun son "kick" et son "trip". À chacun sa "libération".

Comment interpréter cette magnifique floraison littéraire et artistique des dernières années? Dans la musique, dans la chanson, dans la peinture, au théâtre, au cinéma, en poésie, en tous genres littéraires. La production traditionnelle ne soutient pas la comparaison. La levée des interdits et le déblocage des inhibitions libèrent un torrent de créativité.

Quelle importance accorder à ce qui se passe dans le secteur public et para-public? Réforme de l'éducation, des services de santé et de bien-être, nationalisation complète de l'électricité, création de sociétés ou de régies d'État comme S.G.F., SIDEBEC, SOQUEM, SOQUIP, REXFOR, R.R.Q., etc.

Comment comprendre les nouveaux rôles joués par la C.S.N., la F.T.Q., la C.E.Q., le C.P.Q., l'U.P.A.? Quel sens donner aux "fronts communs" et à l'emprisonnement des chefs syndicaux? Que signifie la fondation de la C.S.D.?

Comment expliquer la percée des créditistes dans les années '60 et la trouée du P.Q. au début des années '70? Qu'est-il arrivé à l'Union Nationale? Et les vagues du F.L.Q. dans cette histoire?

D'où viennent ces promotions accélérées de francophones dans les entreprises privées anglophones, au secteur public fédéral? À Bell Canada, à la Bourse de Montréal, à Air Canada, au Conseil Économique du Canada, au C.R.T.C., etc.?

La grève d'Asbestos soutiendra-t-elle longtemps la comparaison avec la grève à la United Aircraft? La Super Franco-Fête de 1974 ne rappelle-t-elle pas le Congrès Marial d'Ottawa, en 1947? Se pourrait-il que Power Corporation soit venu prêter main-forte à Radio-Canada? Comment se fait-il que les réalisateurs en grève (1958) ne

figurent pas sur la liste des agents de la révolution tranquille? Avons-nous la mémoire assez courte pour ne pas faire de rapprochement entre le bois de la Basse-Côte Nord et le fer de l'Ungava? "De la Manic à la Baie James" l'inspiration s'essouffle. Tembec, Cabano, opérations Dignité, Jacques et batailles de l'indexation, nous disent que le changement souffre plus d'une interprétation.

## Les ambiguïtés du changement

[Retour à la table des matières](#)

La grande ambiguïté du changement des quelque quinze dernières années tient peut-être au fait que tout ne s'est pas passé comme prévu. La révolution tranquille, par exemple, s'est révélée toute grosse de conséquences inattendues. Une culture qui se désagrège présente le meilleur et le pire comme spectacle. Les spectateurs se demandent s'il s'agit de renaissance ou de décadence. La débâcle des glaces risque d'entraîner la débâcle de la terre.

La modernité "libératrice" s'est faite aussi dévastatrice. Elle a dénoué, une à une, dans la famille, au village, dans le quartier, dans les organisations et les institutions des solidarités séculaires. Elle s'est attaquée comme un acide corrosif aux vieilles croyances qu'elle a dissoutes les unes après les autres. "Sacerdos in aeternum" et "Indissolubilité du mariage", véritables colonnes du

temple traditionnel, ont été descendues de leur socle. Les archétypes furent renversés. Les normes sont apparues comme des contraintes.

Ce n'est pas pour rien que les hommes d'Église prêtaient le serment anti-moderniste. Le projet de l'Église se voulait l'antithèse de la modernité. L'Église n'a jamais détaché l'individu de sa communauté ou vice versa. Bien au contraire, elle a procuré à l'individu toute une chaîne de médiations. Ne pratiquant pas toujours elle-même l'Évangile de la pauvreté, elle n'en prêchait pas pour autant l'Évangile de la richesse. Fondatrice des Universités, elle a toujours subordonné la science à la foi. Sa révélation n'est pas celle des sciences naturelles ou du Positivisme. À la lumière de sa tradition, Marxisme et Libéralisme prennent figure d'hérésies... chrétiennes.

L'affaiblissement du pouvoir temporel et spirituel de l'Église a laissé un vide culturel béant et une société instable. Certains prophètes de la révolution tranquille ont pris peur. Ils ne voulaient pas tant de changements. Eux qui ont accédé à un pouvoir dont le revêtement en autorité laisse à désirer. Ils se prennent à douter des bienfaits de la liberté qu'ils avaient octroyée à leur peuple.

Leurs analyses parlent de dissolution culturelle. Ils craignent, au fond, que le flot furieux se retourne contre eux. Le moi se donne que le moment approche où il faudra ramener cette hystérie à la raison, Tout le monde ne porte pas l'alcool, encore moins la drogue! Et c'est la cinglante gifle de la répression. Les "révolutionnaires" d'hier ont suspendu les libertés "chéries".

Les choses ne sont pas si simples. Les apprentis-sorciers vont devoir faire leur apprentissage. Les verrous traditionnels qui retenaient les comportements n'étaient pas que les serrures d'une prison. Derrière ces portes, s'était aménagé, avec le temps, un habitat chargé de significations. C'est bien malin de faire sauter les verrous, de libérer les prisonniers, croyant qu'ils iront tout droit adorer les nouvelles idoles dressées pour eux sur la place publique. Encore eût-il fallu avertir les prisonniers que les nouvelles divinités ne seraient pas moins exigeantes et jalouses de leurs libertés que les anciennes. Encore eût-il fallu les prévenir que ces nouveaux dieux avaient un petit accent étranger. Encore eût-il fallu leur offrir autre chose que des "solidarités" fonctionnelles. Il ne faut pas se mettre en colère si certains prisonniers se font tirer l'oreille et font mine de regarder ailleurs.

La révolution tranquille s'est accomplie sur le dos de l'Église et de la culture traditionnelle. La montée de l'État provincial, commencée sous Duplessis, s'est effectuée au détriment de l'Église comme institution. Il y a eu échange de pouvoir temporel entre l'Église et l'État, au profit de celui-ci. L'État a occupé exactement les anciennes juridictions de l'Église. Il ne s'est guère avancé plus loin, malgré les instruments qu'il s'est donnés pour ce faire.



Le Canada anglais, qui a célébré la fin de la "folk culture", ne s'y est pas trompé lui. Enfin le Québec devenait une "province comme les autres"! La culture traditionnelle en déroute a cédé la place à la modernité dont les valeurs, curieusement, coïncident avec les besoins d'expansion de l'entreprise multinationale.

L'entreprise multinationale, nouvelle puissance rivale de l'État, comme autrefois l'Église, semble avoir gagné, avec la complicité de l'État fédéral, la première manche de la révolution tranquille. Si l'entreprise multinationale dispute aux États l'âme des peuples, ce n'est pas pour assumer elle-même des fardeaux dont elle n'a que faire. Il lui suffit que par la quête des emplois et la recherche des satisfactions de la consommation les populations soient retenues dans les filets de ses réseaux. Il n'est pas indifférent de remarquer que parmi ces réseaux figurent en bonne place les media d'information.

N'est-ce pas que la démocratisation de l'éducation s'avère plus fonctionnelle que ce dinosaure de cours classique? Bien sûr que l'étude de l'histoire et que l'enseignement de la philosophie peuvent faire l'objet de cours optionnels. On n'est pas seulement fonctionnels, on est même pluralistes! Quoi de mieux qu'une culture technique pour entrer sur le marché du travail. Pas d'objection à ce que l'État s'occupe de sécurité sociale. Bien au contraire. Il faut bien quelqu'un pour assumer les coûts de la croissance. Pourquoi l'industrie de l'automobile se plaindrait-elle des volumineux budgets de la voirie? L'industrie de l'érotisme s'accommode assez bien de l'émiettement sexuel. Il y a, de ce côté, un marché insoupçonné auparavant.

La diffusion de la modernité fraie la voie à l'entreprise multinationale, laquelle se permet plus d'audaces, comme l'a démontré I.T.T. Le pouvoir fédéral, acculé un moment à la défensive, a repris du poil de la bête et se fait plus envahissant que jamais. Pas très nationale, une révolution tranquille qui laisse intact un pouvoir économique et politique étranger, lequel s'accroît même. À moins qu'il ne s'agisse d'un ressac contre-révolutionnaire. Pas très sociale, une révolution qui ne porte pas au pouvoir politique une nouvelle classe sociale. Anciens et nouveaux professionnels s'entendent plutôt bien à ce niveau.

Une révolution administrative, cette révolution tranquille qui fait de nous des éléments mieux intégrés à la concentration économique continentale. Intégration plus fonctionnelle. Au prix d'une désintégration culturelle, au profit de la modernité. La cohésion traditionnelle a fait long feu. La différence s'amoindrit. Si révolution culturelle il y a eu, c'est plutôt dans le sens du nivellement culturel au sein de la civilisation de la modernité ambiante. Ce mouvement d'homogénéisation ne nous laisse que peu de place comme culture distincte, hormis une survivance folklorique. La révolution industrielle venue de l'extérieur a investi la place, a pénétré dedans, a fait éclater le vieil encadrement et peut désormais, à l'intérieur, se dérouler jusqu'à son terme.

Phénomène inattendu, la modernité, en faisant de la place pour elle-même, en a aussi fait pour un mouvement de différenciation qui entend contrer la poussée en faveur de l'intégration. Mouvement "nationalitaire" dont l'ampleur dépasse de beaucoup l'ancien courant de résistance à l'assimilation. Le nationalisme de conservation a fait place à un nationalisme d'affirmation nationale. Un nationalisme beaucoup plus agressif, articulé et qui foisonne de projets. Un nationalisme qui a le sens du pouvoir économique et politique, surtout dans sa partie émergée: le mouvement d'indépendance nationale. Il n'entend en rien retourner aux définitions spirituelles du nationalisme juridico-culturel. La découverte d'un État provincial a déclenché des aspirations à un État national. Le Libéralisme a mis en branle, malgré lui, des revendications sociales en provenance des classes populaires et des milieux défavorisés. Le divorce traditionnel du "national" et du "social" s'estompe.

Le mouvement "nationalitaire" s'élève lui aussi sur la destruction de la culture traditionnelle. En un sens, l'affaiblissement de l'identité culturelle constitue un handicap pour lui. Dans un autre sens, c'est bien là sa chance. L'éclatement du vieil encadrement libère des énergies d'audace et de créativité. On veut faire neuf. On pense dans de nouveaux schémas. Les anciennes attaches ne retiennent plus. "Bozo les culottes" s'est fâché. "L'alouette s'est mise en colère". On redécouvre les "patriotes". On réécrit l'Histoire. On veut "nationaliser" l'État provincial. On entend bien se servir des instruments inutilisés, hérités de la révolution tranquille. On renoue avec une tradition qui n'est plus perçue comme traditionnelle. La "maison canadienne" se fait "québécoise". Le vieux fonds québécois commence à se mouvoir dans cette direction. Le "Québec international" prolonge le "Canada français missionnaire". On chante son pays sur toutes les scènes du monde dans des accents jamais entendus. De magnifiques chants d'amour s'élèvent sur la révolution sexuelle. Les poètes se font prophètes. On reprend symboliquement possession de son pays avant de le faire en termes réels.

Le mouvement "nationalitaire" vient du fond de notre âge comme peuple. Comme un instinct de vivre, notre expérience collective tend vers son accomplissement. Courant qui devant l'obstacle s'étale en flaque d'eau, fait un certain plein, puis repart en ruisseau, auquel on impose un barrage comme cran d'arrêt. Un lac plus ou moins stagnant se forme, trouve son déversoir dans une rivière, laquelle grossit en un fleuve qui cherche la mer. Une rivière se détourne plus facilement qu'un fleuve. Un peuple qui atteint une masse critique consciente de son potentiel ne s'endigüe qu'à des coûts de plus en plus onéreux. Notre expérience collective exerce une pression de plus en plus forte dans le sens d'une responsabilité complète d'elle-même.

## Un possible changement de condition

[Retour à la table des matières](#)

Bouclant la boucle, nous nous demandons si nos expériences collectives les plus significatives ont modifié substantiellement le substrat de notre "condition humaine". À première vue, pas tellement. Les cinq données de base, l'origine, le nombre, le pays, l'isolement, la dépendance, sont toujours là. Mais en y regardant de plus près, on trouve des traces de modifications plus que sensibles.

L'origine n'a pas changé; c'est là un truisme. Tout vient d'elle. C'est notre singularité première sur le continent. Nous en avons cependant une conscience plus vive, à la mesure même de la pression environnante. Nous repartons à la redécouverte de notre origine pour en exprimer tout le suc. Nous en refaisons une nouvelle source d'inspiration. Le passé se fait élan vers l'avenir.

Le nombre plus que jamais nous fait cruellement défaut. La croissance zéro nous atteint au défaut de la cuirasse. Nous sommes menacés d'une perte de poids numérique relatif, dont le point de non-retour se situe pas très loin quelque part. Cette nouvelle conjoncture nous oblige, d'une part, à mettre davantage à profit l'allégement considérable de la pression démographique interne, d'autre part, à prendre le contrôle du phénomène vital des mouvements migratoires. Nous avons le dos au mur. Une immigration qui ne cesse d'enfler la proportion anglophone du Québec ne nous laisse plus le choix. Dans le même temps nous sommes devenus beaucoup plus conscients de la nécessité d'utiliser le levier de la majorité pour "francophoniser" l'espace québécois. Nous réclamons, nous exigeons des terres dans la sphère économique. La pression des diplômés sur le marché du travail se fait politique. La bataille à propos du "bill 22" a recélé une pression collective dans le sens de faire prévaloir la langue française sur toute l'étendue du territoire, au travail, dans l'éducation, dans l'entreprise, partout. Une nouvelle conscience de la force que donne la majorité.

Le pays. Depuis que nous avons cessé de rêver à la reconquête du Canada par "la revanche des berceaux", nous avons renoncé à l'espace flou du Canada français sans frontières visibles. Nous avons opté pour un territoire plus

nettement délimité, le Québec, où nous faisons le nombre. Un territoire plus réel, plus charnel, plus "biologique", sur lequel nous prenons appui. Un territoire qui définit l'aire d'une nouvelle identité, celle de Québécois. "C'est alors que j'ai compris que l'Québec, c'est mon pays". Nous savons maintenant que le Canada français n'a d'existence réelle qu'en autant qu'il coïncide avec le Québec. Hors du Québec, l'assimilation complète n'est plus qu'une question de temps. La situation s'est clarifiée. Plus possible d'imaginer le salut collectif hors des frontières du Québec. Bien sûr que la conscience du territoire national ne parvient pas encore à maturité complète! Chaque jour nous en arrache un autre lambeau. Parcs nationaux du fédéral, terres de l'Abitibi achetées par les Américains, lacs "Clubés" à la disposition des magnats étrangers, forêts consommées par le "Chicago Tribune" ou I.T.T.", minerais de fer et d'amiante transformés aux États-Unis. Mais l'irritation que cause la dilapidation de notre patrimoine naturel grandit de jour en jour et pas seulement chez les "péquistes". Les agriculteurs montent le ton. On commence à dresser des barrages à la voracité des multinationales. L'État québécois se voit pressé d'occuper le terrain en modifiant la règle du jeu sur le territoire. Le temps est venu pour la collectivité et son État de s'arc-bouter sur le territoire national.

L'isolement rompu, nous semblons par ailleurs aussi isolés qu'auparavant. De par l'origine, de par le nombre, sur le continent et dans le monde. La rupture de l'isolement nous a exposés aux quatre vents. Ouverts à toutes les influences comme une passoire. L'isolement culturel a pris fin. L'isolement, en terme de pouvoir, se continue. Sans alliés inconditionnels puissants. Le fédéral s'est fait portier de la francophonie. Chaque rencontre lui fait déployer des prodiges d'inventions. Apparaissent des générations spontanées de francophones surgissant de tous les coins du Canada: athlètes, professeurs, artistes, poètes, etc. Ne nous a-t-on pas assez reproché de nous isoler. Isolés, sans isolant, désormais. Seule la dépendance nous isole. Les voyages nous l'ont appris. Au surplus, nous savons maintenant que nous partageons l'isolement avec beaucoup d'autres peuples dans le monde. L'isolement ne peut plus tenir quand il n'est plus qu'imposé. Le barrage s'est retourné de bord.

La dépendance, voilà la clé de voûte de notre condition fondamentale. Dépendants nous étions, dépendants nous sommes demeurés. Dépendants plus confortables, mais dépendants tout de même. Un peu mieux entretenus, à peine. Avec toutes les humiliations que cette situation comporte. Entretien de façon condescendante, à même nos propres ressources. Régence qui nous tient démunis, refaisant ainsi continuellement sa preuve de notre incapacité à prendre soin de nous-mêmes. Paternalisme qui nous présente sans cesse le miroir déformant de la comparaison verticale. Évidemment, nous ne faisons pas montre des attitudes culturelles requises! Le "bon géant" n'a pas le droit de nous abandonner à nos insuffisances. Il est bien obligé de prolonger l'adolescence, tant nos progrès sont lents. La majorité peut toujours attendre... Rien ne presse pour ceux qui font bombance de notre carence. Plus conscients

de la situation, nous sommes passés des récriminations aux revendications. Les exigences ne tarderont pas. Nous bercer d'une plainte ne suffit plus à nous endormir. Nous faisons des crises. Une bonne volée pour nous calmer... Nous récidivons. Combien de temps serons-nous tenus en laisse? Un peuple ne se détourne pas aussi facilement qu'un avion.

On comprend mieux maintenant que ce qui nous manque le plus ce sont des institutions économiques et politiques qui fassent le poids. Du pouvoir. Des institutions autochtones. Un pouvoir décisif qui soit vraiment le nôtre. Nous n'avons pas besoin d'entrepreneurs-météores, comètes longues d'allégeance courte, qui ne font que rassembler un temps nos ressources pour mieux en remettre le paquet à ceux qui s'engraissent déjà de notre substance. Nous n'avons que faire du "rôle social" de l'entreprise et de ses "relations publiques". Le "respect des cultures" par la multinationale ne nous intéresse même pas. La question n'est pas de sauvegarder quelques valeurs culturelles ici et là. Nous voulons un pouvoir économique qui se mêle intimement à l'expérience collective et s'en rende solidaire. Nous voulons un pouvoir politique qui réponde aux impulsions émanant de sa collectivité. Un pouvoir transparent aux siens, un pouvoir légitime.

Notre pauvreté d'imagination provient de nos conditionnements de colonisés, de nos réflexes d'imitation à réaction. La créativité se puise pourtant à la source de l'expérience collective. L'inspiration passe par l'identification. Il faut être quelqu'un de quelque part pour innover. En lieu et place de produits qui renforcent nos conditionnements, il nous faut des biens et services qui traduisent notre expérience, qui portent nos aspirations, qui expriment notre souffrance. Des thèmes collectifs, comme celui de l'exilé, des imageries comme celles de l'hibernation et du réveil printanier, une tradition, comme l'interminable combat québécois pour la libre disposition de lui-même, attendent une mise en forme matérielle et symbolique à laquelle chaque Québécois pourra s'identifier. Soulager les angoisses de son peuple, anticiper sa personnalité future plutôt qu'aggraver ses complexes ou exploiter ses "cordes sensibles".

Que les industriels s'équipent d'antennes sensibles capables, à la manière des artisans et des artistes, de détecter le précieux filon et l'on reparlera de la culture, désormais assurée d'assises solides. On ne peut toujours compter sur "le jet héroïque d'une immense volonté". Il nous faut des structures d'accueil qui retiennent l'eau de la source et la canalisent de tous côtés en un système d'irrigation de la terre. La culture a besoin de moyens matériels pour vivre et grandir à l'aise. Nécessaire accouplement "du sens et de la puissance" <sup>1</sup>, de la signification et du pouvoir. Que cela se fasse et l'on reparlera longtemps de

---

<sup>1</sup> Voir Georges Balandier, *Sens et puissance*, P.U.F., 1971.

ces industriels qui auront remporté le test d'allégeance à leur peuple. Alors, le cours récent de notre expérience collective n'aura pas été le dernier.

## Conclusion

[Retour à la table des matières](#)

Comme expérience collective, la culture c'est bien autre chose que ses fonctions ou ses visages d'époque. La culture, c'est la tradition vivante d'un sujet collectif qui tend vers son accomplissement. Une allégeance collective à la vie.

Notre expérience collective éprouve présentement le plus pressant besoin d'une très forte structuration. Nous avons marché de changement structurel en changement culturel, il nous faut maintenant avancer du changement culturel au changement structurel. Renforcer tout ce que nous Possédons d'autochtones comme structures. Et en créer d'autres également autochtones.

Au premier chef, l'État, puisque la lutte entre l'État national et les entreprises multinationales s'annonce comme un des enjeux du dernier quart de siècle. Laissera-t-on la multinationale assumer la double succession de l'Église? L'État doit s'arc-bouter sur le territoire national et se faire le maître d'œuvre du développement. L'État, reflet et point d'appui de la nouvelle identité québécoise.

En second lieu, l'Église. Cette universelle, accoucheuse de nations à qui elle a fourni le ciment national, n'a pas terminé son rôle. Notre première "multinationale" s'est servie de nous autant qu'elle nous a servis. Quelques années ne peuvent mettre fin à une identification séculaire. Affaiblie, retraitée, l'Église voit l'époque voler à son secours en un sens. La civilisation de la modernité n'a plus beaucoup de significations à offrir. L'Église possède une longue expérience des besoins de significations des gens. Les sensibilités ont changé, mais les besoins de transcendance et de communauté demeurent. L'expérience mondiale de la modernité, comme pouvoir, idéologie et civilisation, démontre que la religion ne détenait pas le monopole de l'aliénation. Prométhée va se faire rassurer chez le "guru". Les rejetés du système ne sont-ils pas "les plus petits d'entre les miens"? Les exilés politiques qui se heurtent aux portes fermées des ambassades ne dédaigneraient pas trouver quelque

"monastère" sur leur route. Le bas-clergé a déjà pris parti. Le haut-clergé, occupé à l'analyse autopsique de sa subvention "moyens-fins" commence à en être lui-même touché. Le modèle par excellence de la signification, cette relation unique au monde, l'Église l'a proposé pendant des siècles. Elle sait depuis toujours que l'homme est autre chose qu'une vibration, un module ou une particule.

Parmi nos institutions économiques, le mouvement coopératif a peut-être le plus contribué à retenir notre substance collective. Profondément autochtone, il plonge des racines dans notre Histoire, se nourrit au terroir, s'étend au territoire. Comme entrepreneurs, certains coopérateurs n'ont rien à envier à personne. En quête "d'entrepreneurship", on n'a pas assez regardé de ce côté, semble-t-il. Qualifié de traditionnel, le mouvement coopératif a désormais pignon sur rue et voit s'accrocher à lui des aspirations nationales et sociales. Sa taille, son originalité, sa fidélité justifient les unes et les autres. C'est beaucoup lui demander quand même. N'empêche que l'éclatement de l'homme libéral en "homo economicus", "homo politicus", "homo socius", en un mot, en spécialisations distantes et incommunicables, trouve un commencement de réponse dans une formule coopérative qui intègre le social, l'économique et le politique au sein de l'entreprise. L'homme n'y est pas non plus réduit à la dimension production-consommation. Doté d'une règle du jeu coopératif, le mouvement pourrait jouer un rôle majeur dans le développement du Québec, équilibrant d'autant le rôle de l'État. Le mouvement coopératif fait la preuve que l'on peut, à l'époque moderne, compter sur le vieux fonds québécois.

Le syndicalisme d'agriculteurs, d'ouvriers, d'enseignants, de professionnels, constitue un ensemble institutionnel qui a aussi contribué à retenir notre substance. Sorti tout droit de la cuisse de l'Église, comme le mouvement coopératif et l'État, il se heurte au pouvoir décuplé de la multinationale. La grève de l'amiante, c'était une autre époque. Les affrontements d'aujourd'hui et de demain seront, sont déjà beaucoup plus fondamentaux pour la continuation des expériences nationales. Les États n'ont pas encore compris qu'il y va de leur salut, comme États nationaux, de s'allier au syndicalisme plutôt que de voir en lui leur "ennemi public numéro un". Tout au moins, le considérer comme partenaire du jeu social, sorte d'associé-rival. Par ce biais, et grâce à une législation favorable en ce sens, quantité de rejetés du système, acculés à la dépendance chronique, auraient l'occasion d'effectuer leur rentrée dans la responsabilité collective. Héritage et projet leur redeviendraient accessibles.

L'entreprise privée - la multinationale prenant amplement soin d'elle-même - est conviée à s'arracher à ses problèmes de survivance à chaque tournant de génération pour entrer, comme partie intégrante de l'expérience collective, en formant un réseau institutionnel qui se tienne. Pourquoi accepterait-elle indéfiniment "le socialisme des riches", ces relations d'intimité douteuse entre la grande entreprise étrangère et l'État national, au détriment du

"capitalisme des pauvres" qui lui est dévolu comme tout partage? Pourquoi se satisferait-elle d'un régime de "sous-traitance"? L'entreprise québécoise ne peut plus se contenter d'un rôle de citoyen de seconde zone chez nous. L'entreprise étrangère ne peut sûrement pas jouer à sa place ce rôle de support de notre culture. Beaucoup d'hommes d'affaires québécois sont parfaitement capables de relever le défi de rendre profitable à eux-mêmes et à la collectivité le filon d'une tradition séculaire. L'entreprise québécoise, rassemblée en institution, pourrait jouer au même titre que le mouvement coopératif, le syndicalisme et l'État, un rôle de partenaire majeur du jeu social. Quelle contribution à la collectivité!

Un domaine d'urgence nationale pour le sujet collectif québécois et sa culture, c'est le secteur des media d'information. Les industries modernes de la persuasion ont une puissance "socialisatrice" équivalente à celle de l'Église, de la famille et de l'école réunies... d'autrefois. Institution d'importance stratégique majeure à notre époque les media d'information forment un réseau qui, jour après jour, diffuse livres, périodiques, journaux, images, symboles, idées, nouvelles, modèles, vedettes, langages, connaissances, dont l'ensemble compose une sorte d'utérus culturel de la société. Voici que par le "libre jeu" de la concentration économique se profile, derrière cette institution vitale, l'ombre du pouvoir parallèle de la multinationale laquelle ne connaît d'autre loyauté que la sienne. Seule une collectivité, entretenue dans l'ambivalence indécise comme la nôtre, peut hésiter à prendre le contrôle d'une telle puissance.

Pénélope chaque jour tisse sa toile et chaque soir la défait. N'écartant nettement aucun prétendant, elle n'en retarde pas moins tout engagement définitif avec l'un ou l'autre d'entre eux. Dans l'attente d'Ulysse qui tarde tant. Peut-être craignons-nous, par instinct de peuple peu nombreux, la cassure qui nous diviserait irrémédiablement. Dans l'intervalle, le Québec "se fait" et "se défait" tous les jours. Nous prenons notre temps, afin de mieux basculer d'un seul bloc le moment venu. Peut-être. Pourvu que ce soit "du bon bord".

Notre expérience collective est animée d'un vouloir vivre collectif dont la légitimité a dépassé la simple volonté de "survivance". Mais la turbulence secoue l'appareil, les interférences brouillent les ondes, une spirale menace de happer le véhicule hors de contrôle du personnel navigant. Vite, complétons les instruments de bord et mettons-y les gaz pour effectuer le virage pendant qu'il en est encore temps. Déjà, l'on entend les premiers craquements des vieux États continentaux pris en tenaille sous la double poussée des entreprises multinationales et des régionalismes en quête d'identité. L'ère de la décolonisation intérieure commence.

Fin du texte